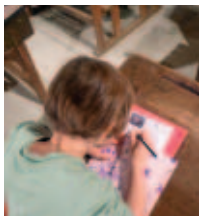




Le Musée de l'École

Quel lieu peut être plus approprié pour illustrer la rentrée des classes, que le Musée de l'École ?

Situé dans l'enceinte de l'école primaire de la Brèche, place Drouaise, le musée bénéficie de l'animation des enfants. Si les objets ont une mémoire, les rires et les jeux des écoliers contemporains doivent faire écho à ceux qui les ont animés au siècle dernier.



Marie-Françoise Soulier, la Présidente des amis du Musée de l'École, qui commente la visite avec beaucoup de gentillesse et de conviction, s'occupe, ainsi que les onze autres membres de l'association, de promouvoir, enrichir et faire visiter cette collection sur l'école de 1900, qui fut créée grâce à Monsieur Thoby en 1974.

Pour tous ceux qui ont suivi une scolarité dans un village rural avant les années 70, le

musée vous ramènera au temps de l'enfance. Tout est là, les pupitres à 2,3 ou 8 places inclinés, en bois, avec le banc intégré, l'encrier de porcelaine, le porte-plume, le tableau noir, les cartes de France et du département, les planches pédagogiques illustrées et colorées avec différentes méthodes d'apprentissage de la lecture et de l'écriture, l'estrade et le bureau noir de monsieur ou madame l'instituteur(trice).

Pour les plus âgés, le poêle Godin qui trônait au milieu de la classe, entouré d'un paravent grillagé, accueillait bérets et pèlerines, ainsi qu'au sol des sabots ou galoches; les gamelles contenant le déjeuner mijotaient sur le poêle.

Comme le fait remarquer Marie-Françoise Soulier, les odeurs de laines mouillées, le fumet des gamelles, ainsi que les relents des sabots ajoutaient au pittoresque des écoles de campagne.

En effet, les enfants habitaient bien souvent à plus d'une heure de l'école dans les fermes environnantes, et devaient arriver « dégoûlinants ».

La salle de classe possédait une bibliothèque scolaire; nous sommes bien loin de nos luxueuses médiathèques; les livres prêtés aux élèves étaient soigneusement recouverts de papier bleu, dont l'étiquette calligraphiée à l'encre violette déroulait ses pleins et déliés.

Sans oublier le musée scolaire de leçons de choses, qui recelait des trésors aux yeux d'enfants qui ne voyageaient guère, et dont l'unique ouverture sur le monde se faisait grâce aux livres.



Ce doit être amusant de voir l'étonnement de nos chères têtes blondes qui, visitant le musée, prennent conscience de l'absence de téléphone, de télévision et autres jeux vidéo dans l'univers des écoliers du siècle dernier.

Les sacoches, ancêtres de nos cartables n'avaient pas besoin de roulettes pour les transporter, elles ne contenaient qu'un livre, Le Tour de la France par deux enfants, écrit en 1877, une ardoise, un plumier qui, outre un porte-plume et des craies recelait aussi, quelques billes ou osselets.

Durant cette visite extra-temporelle, j'ai pu voir, au travers d'une maquette fabriquée pour un instituteur, qui décrivait le système solaire, combien l'engagement de ces Hussards noirs de la République, comme les appelait Charles Peguy, était total auprès de



LE MUSÉE DE L'ÉCOLE
12 place drouaise 28000 Chartres



leurs élèves et combien ils avaient à cœur d'enrichir de manière claire et ludique leur savoir.

Dans cette salle de classe-musée, on peut voir les pupitres de différentes tailles car bien souvent, l'école avait une classe unique en milieu rural; on y accueillait les enfants de 6 à 14 ans; les classes étaient mixtes bien avant la promulgation de la loi Haby en 1973, qui fut votée pour des raisons économiques et pour que le principe égalitaire de l'enseignement mixte soit officiellement affirmé, il fallut attendre 1982 !

Cela illustre, plus que de grands discours, l'évolution de notre société.

L'instituteur s'appelait le maître d'école, un terme empreint du respect réciproque qui animait les acteurs de l'école, maîtres et



élèves; d'ailleurs la morale et l'éducation civique y étaient enseignées.

Suite à la défaite de la France face à la Prusse en 1870, l'école de la République orientait le contenu pédagogique dans le sens d'un patriotisme exacerbé propre à motiver de bons soldats. Des bataillons scolaires y étaient formés, encadrés par des officiers à la retraite, qui entraînaient les élèves avec des fusils en bois, munis d'une baïonnette.

La France voulait une revanche, cela passa par l'école de Jules Ferry. On ne sait que trop bien sur quoi cela déboucha. Il nous suffit de passer devant le mémorial de la Butte des Charbonniers pour avoir une idée du désastre humain que cela fut.

En tout cas, force est de constater que les idées "féministes" n'avaient pas révolutionné l'enseignement; les travaux manuels des filles comme vous pourrez le constater en visitant le Musée, étaient la broderie, la couture, le tricot, les conseils pour langer un bébé, pendant que les garçons jardinaient ou jouaient aux petits soldats.

Par contre, l'école devait instruire ces enfants mais également les éduquer : le chant,

la musique, le dessin, la sculpture faisaient partie du contenu pédagogique, et cela sans discrimination ni de sexe, ni de niveau social.

La fin de la scolarité, pour les plus nombreux, à 14 ans était sanctionnée par l'obtention du fameux certificat d'études, qui leur délivrait le droit d'intégrer la vie active; ainsi à 14 ans les enfants entraient dans le monde adulte en gagnant leur vie mais, comme la majorité n'était qu'à 21 ans, ils restaient chez leurs parents, contribuant aux frais de la famille, en versant un pécule.

A contrario, nos enfants qui sont majeurs à 18 ans ne terminent leurs études et entrent dans la vie active, s'ils ont la chance de trouver un travail, en moyenne qu'à 23 ou 25 ans, et rien ne dit qu'ils seront autonomes financièrement dès le début de leur carrière.

Certains, pour financer leurs études commencent même avec un emprunt à rembourser. C'est le paradoxe de notre monde réputé moderne. Et de son coût exorbitant pour les générations futures.

Sylvie Viron